

« L'acratie fera justice à la femme. »

Teresa Claramunt, 1899

Texte extrait de *A la mujer, Fraternidad n°4*, Gijón, Espagne, 1899

Reproduit et diffusé par l'IEA – Instituto de Estudios Anarquistas
(Santiago, Chili, mai 2005)

<http://www.institutoanarquista.cl> // contacto@institutoanarquista.cl

Nous signalons que ce texte n'a pas été traduit directement par le CATS de Caen mais par une personne qui est entré en contact avec nous. C'est cette personne, qui se reconnaîtra, qui a réalisé la traduction, et nous l'en remercions chaleureusement.

Le CATS s'est contenté, en mars 2011, d'effectuer quelques corrections finales.

CATS – Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation
(Caen, France, mars 2011)

<http://www.ablogm.com/cats> // catscaen@voila.fr

Teresa Claramunt Creus (1862, Barbastro – 1931, Barcelone)



Elle est l'une des premières révolutionnaires espagnoles du XIX^{ème} siècle. Ouvrière du textile et dirigeante anarchosindicaliste, elle est une militante incontournable du mouvement libertaire espagnol, et symbolise le mouvement ouvrier révolutionnaire d'un demi-siècle. Son militantisme lui a valu d'alterner tout au long de sa vie détentions, condamnations, exils, et brefs moments de liberté. Autodidacte et brillante oratrice, elle a fondé et collaboré à de nombreuses publications anarchistes.

En 1883, elle participe à la mobilisation de milliers d'ouvrières et ouvriers du textile à Sabadell, la Huelga de siete semanas [la grève de sept semaines], dont les revendications salariales se joignent à la volonté d'instaurer d'une journée de travail de 10h. En 1884, elle organise et prend la tête d'un groupe anarchiste féministe, qui fera preuve d'une activité intense dans le champ politico-social espagnol. Mais lors du procès de Montjuich, on l'exile à Saragosse pour ensuite l'expulser d'Espagne. Elle s'exile alors en France puis en Grande-Bretagne, et ne revient qu'en 1898. En 1902, au cours de la grève de toute la branche textile de Barcelone, elle se positionne comme l'une des plus éminentes activistes, à cette occasion une réglementation des horaires de travail étant obtenue. Ce qui lui vaut la prison, et un nouvel exil à Saragosse. En 1903, elle publie *La mujer, consideraciones sobre su estado ante las prerrogativas del hombre* [La femme, réflexions sur sa condition devant les prérogatives de l'homme], un des premiers pamphlets écrits par une ouvrière sur la condition sociale de la femme. En 1909, sa participation à la Semaine Tragique de Barcelone¹ la conduit de nouveau à s'exiler pour Saragosse. Elle est arrêtée là-bas sous l'accusation d'avoir dirigé une des grèves générales de 1911, et est condamnée à quatre ans de prison. C'est là qu'elle commence à souffrir d'une paralysie progressive qui l'accompagnera jusqu'à sa mort. En 1923, peu de temps après l'attentat visant le cardinal Soldevila de Saragosse, la police perquisitionne son domicile et tente de l'inculper, sans succès. En 1924, elle revient définitivement à Barcelone, vaincue par la maladie. En 1929, déjà très affaiblie, elle assiste à son dernier meeting et prononce son dernier discours. Elle meurt à Barcelone le 14 avril 1931. Lors du passage de la procession funèbre, les drapeaux républicains sont mis en berne, en hommage à la chef de file anarchosindicaliste.

¹ Du 26/07 au 02/08 1909, à Barcelone – et un partout en Catalogne – s'organise la grève générale ouvrière, sous l'impulsion de Solidaridad Obrera [Solidarité Ouvrière], confédération syndicale de socialistes, anarchistes et républicains, farouchement opposée au Parti Conservateur de Maura. L'appel à la grève est lancé en réaction au décret prévoyant la mobilisation des réservistes (en majorité ouvriers) pour l'envoi de nouvelles troupes au Maroc. Le mouvement s'intensifie rapidement, et de violentes émeutes éclatent. La loi martiale est proclamée. L'Eglise, principal interlocutrice de la classe ouvrière, est alors visée par les émeutiers : 67 édifices religieux sont incendiés.

Teresa Claramunt s'est montrée clairvoyante et cohérente, vis-à-vis de son activisme libertaire, mais aussi vis-à-vis de sa condition de femme. Elle a été l'une des premières à défendre l'émancipation de la femme, et à affirmer que c'est uniquement en prenant en charge sa propre émancipation que la femme pourrait en finir avec l'hégémonie culturelle, sociale et salariale des hommes.

Originale dans le contexte de son époque, son approche prévoyait que cette tâche devait être prise en charge de manière exclusive par les femmes, étant donné que la femme est « l'esclave des esclaves » et qu'elle doit obtenir elle-même son émancipation. Cette initiative d'organisation des femmes ouvrières représente un des premiers pas dans la dynamique de constitution d'une organisation de femmes ouvrières, qui défend la lutte sociale en même temps que l'émancipation des femmes. Une telle organisation ne put se constituer en Espagne avant 1936, année de la création des « *Mujeres Libres* » (« Femmes Libres »), organisation de femmes anarchistes.

(D'après les notes de l'IEA de Santiago du Chili, mai 2005)

L'acratie² fera justice à la femme.

Si nous vivions à l'époque où la force musculaire était un signe de pouvoir auquel se soumettaient ceux et celles de fragile constitution, il est clair que nous, les femmes, serions inférieures, puisque la Nature a eu le caprice de nous soumettre à certaines périodes qui affaiblissent nos forces et font que notre organisme a plus de propension à l'anémie. Mais aujourd'hui, fort heureusement, aucun pouvoir, aucune doctrine ne reconnaît la force musculaire comme un pouvoir.

D'un point de vue politique, une femme fragile, un enfant malade, un névrosé, un tuberculeux ou un syphilitique peuvent s'élever, par ignorance, aux plus hautes marches du pouvoir pour diriger, depuis là-haut, le gouvernement.

D'un point de vue moral, la force se mesure par un cheminement intellectuel, non par la force du poing. Cela étant dit, pourquoi continuer à nous appeler le « sexe faible » ?

Les conséquences d'une telle étiquette sont, pour nous, terribles : On sait déjà que notre société souffre de nombreux maux étant donné le manque d'instruction que l'on reçoit en Espagne ; et je parle de l'Espagne parce que j'y suis née et que j'endure les conséquences directes de son conservatisme. Nous qualifier de « faible » inspire le mépris, au mieux la compassion. Non. Nous ne voulons pas inspirer de sentiments aussi dévalorisants. Notre dignité en temps qu'être pensants, comme autre moitié de l'humanité que nous constituons, exige de nous que nous nous intéressions de plus en plus à notre condition sociale. A l'atelier, on nous exploite plus encore que l'homme ; au foyer, nous vivons soumises aux caprices d'un mari tyrannique, lequel, par le seul fait d'appartenir au « sexe fort », se croit autorisé à se proclamer roitelet de la famille (comme au temps de la barbarie).

² Du grec "an" : sans, et "kratos" : autorité. Renvoie au concept de liberté sans hiérarchie (≠ *anomie* : désordre, chaos). Peut s'employer comme synonyme d'*anarchie*.

On dira que notre intellect est inférieur à celui de l'homme. Bien que certains prétendus sages l'affirment, les hommes réellement cultivés le nient. Je crois, pour ma part, qu'on ne peut affirmer notre infériorité tant que l'on nous maintiendra enfermées, nous donnant pour seule instruction un ensemble de non-sens, de sophismes et autres superstitions qui ne font qu'atrophier notre potentiel intellectuel, plutôt que de stimuler notre intelligence.

Les hommes qui se disent libéraux sont innombrables. Des partis, avancés en politique, il n'en manque pas non plus. Mais ni ces hommes, ni les partis politiques avancés ne se préoccupent ne serait-ce qu'un minimum de la dignité de la femme. Qu'importe. La belle acratie, cette idée magnanime³, fera justice à la femme. Pour l'acratie, ni la race, ni la couleur, ni le sexe n'existent. Sœur jumelle de notre mère Nature, elle donne à chacun et chacune ce dont nous avons besoin, et prend à chacun et à chacune ce que nous pouvons donner.

Si tu savais, femme, les beaux résultats auxquels nous arriverions si nous nous emparions de cette idée encore bien méconnue aujourd'hui par la quasi totalité des femmes... Si je pouvais être entendue par vous toutes, avec quel empressement et avec quelle affection je vous dirais :

« Mes amies, débarrassez-vous de ces mensonges que nous enseignent toutes les religions. Bannissez loin, très loin, toutes ces préoccupations qui vous enchaînent comme des esclaves du XIIIème siècle, ces chaînes qui vous empêchent d'avancer pour que jamais vous n'accédiez au chemin de la Raison. Ma voix ne parvient pas à chacune d'entre vous, chères camarades ; mais soyez celles que vous pourriez être, soyez celles qui suivent le chemin que vous dictent un cœur qui ressent et un cerveau qui pense. N'oubliez pas que la femme doit se préoccuper de son propre sort, qu'elle se doit de lire des ouvrages instructifs, comme le sont les œuvres anarchistes ; qu'elle doit s'associer à ses sœurs et monter des universités populaires où elle pourra apprendre à argumenter ou apprendre ce qui lui conviendra d'apprendre. »

³ Bienveillante et généreuse.